

Une danse lente et autres poèmes

John Montague

Numéro 146, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montague, J. (2016). Une danse lente et autres poèmes. *Les écrits*, (146), 13–32.

JOHN MONTAGUE

*Une danse lente
et autres poèmes*

TRADUITS PAR JEAN-PHILIPPE GAGNON

I

UNE DANSE LENTE

I: Retour

Obscurité, goutte
des grottes, matrice de la terre

nous retournons lentement
à nos origines

le salut nu
au disque soleil

une révérence
aux bois de l'arbre

la danse seul
sur l'herbe

terre obscure
lune couverte

tournoyant, les bras
ils s'agitent

cheveux flottant
yeux flambant

le cou-de-pied résonnant
un, deux quand

les chevilles nues, l'orteil
frappent la terre

II: Sweeny

Un moite silence.
Attente sous l'arbre,
muscles tendus,
oreille levée, œil alerte.

Poumons clairs.
Un nid de sens
remuant s'éveille —
bête humaine!

Un oiseau éclaire:
Deux traces de serres.
Deux feuilles bougent:
Un petit vent.

En bas, la blanche
ruée du courant,

les pierres jacassantes
entre les berges.

Le trille occasionnel
d'un oiseau, l'écureuil
sautillant le long
d'une branche souple.

Entame une lente
danse, levant
un pied, plantant
une cheville pour célébrer

la verdure, la pluie
aspergeant la peau,
l'humide attraction
de la terre.

Le monde entier
tournant dans l'humidité
et le silence, une
roue de moulin trempe.

III: La danse

Dans l'isolement et le silence, la danse commence. Nul n'est censé regarder, toi le premier. Les mains tombent sur les côtés, la tête pendille, vide, tige brisée. Les souliers s'envolent des pieds, les vêtements s'écaillent sur la peau, loques du corps. La vue s'est lentement évanouie dans tes yeux, cette vue de l'habitude qui ne voit rien. Tes oreilles bourdonnent un peu avant de se retirer où le cœur bat, un doux tambour. Alors la

danse commence, purifiante, guérissante. Par le front nu, le long des os des pieds, la terre commence à parler. Un genou se lève, la rouille crie, puis l'autre. Totalement absent, tu piaffes haut et bas, le sac de tes reins frappant tes cuisses, le sperme et l'urine suintant au bas de ton corps comme une résine. Où les jambes se joignent le rythme se répand vers le haut — la branche du pénis se lève, la cage des côtes siffle — et passe dans les bras comme l'électricité le long d'un câble. Sur la peau de la moiteur se forme, feuille humide ou buée de vent légère comme l'éphémère. Dans l'humide et l'obscurité tu renais, la pluie coulant sur ton visage comme elle le ferait sur un tronc d'arbre moussu, les cheveux collant à ton crâne comme l'écorce, ton souffle se mélangeant aux exhalaisons de la terre, cette odeur éternelle d'humus et de moisissure.

IV: Message

Avec un corps
lourd comme la Terre
elle commence à parler;

ses mots,
de la rosée, brillante
mortelle à boire

ses cheveux
le nid dans l'herbe
des cauchemars trempes

ses bras,
ses cuisses, la chance
d'une branche ondulante

son secret
message, modelé
par un vent vagabond

éteint l'œil
de la raison ;
aussi, novice, aveugle,

glisse ta
main dans la
fourche putride

d'un arbre
creux, étreins
deux galets de quartz

protégés d'une
toile d'araignée :
sa poitrine pâle.

V : Seskilgreen

Un cercle de pierres
survivant derrière une
ferme d'abattage,

la pierre de façade, phallique
dans un pré épineux :
la tombe à couloir de Seskilgreen.

Coupe, cercle,
triangle rythmant
leur danse secrète

(yeux, seins,
cuisses d'une toujours
fragrante déesse).

J'y suis venu la dernière fois en mai
trouver la butte
baignée de campanules

et un brave roitelet
rassemblant des œufs tachetés
dans une fissure pierreuse

quand des bovins
oscillaient somnolents
sous les branches basses

cinglant les cordes
de leurs queues
à travers les siècles.

VI: Pour la Colline mère

Gond du silence
grince pour nous
Rose d'obscurité
éclos pour nous
Anémone des bois
ondoie pour nous
Bleu campanule
plie vers nous
Fougère humide
effuse pour nous

Mousse souple
soutiens-nous
Branche de plaisir
repose sur nous
Feuilles de délice
murmurez pour nous
Bois odorant
souffle sur nous
Rosées du soir
perlez pour nous
Crue apaisante
afflue pour nous
Cascade secrète
déferle pour nous
Fissure cachée
parle-nous
Portail de délice
enflamme-nous
Colline maternelle
attends-nous
Portes de la naissance
Ouvrez pour nous

VII: La pierre suspendue et la crosse

1
Loue la pierre :
volant du pays de Galles,
ses grains bleus s'allègent comme plume!

Verse la libation!
Le serpent dompté glisse vers l'autel
laper le chaud lait d'épice.

2

Quand le premier rayon
du solstice d'été
frappe par les arches

les écailles grouillantes
au cou de l'astronome
durcissent : anneau du torque.

3

Sa toge
raidie par le sang sec
de la victime, le vieil évêque avance

chantant et ballotant
sa canne, qui ride, s'enroule :
un serpent montant une croix.

II

AUTRES POÈMES

Il y a des jours

Pour Lawrence Sullivan

Il y a des jours où
on devrait pouvoir
arracher sa tête
comme un casque usé ou
bosselé, directement de
la nuque et des clavicules
(ces branches crépitantes!)

et la placer fermement
dans le lit d'un ruisseau fluide.
Les clairs, purs, frais courants
coulant et moussant par
les compartiments aigres et rassis
du cerveau, les tympanes sourds,
troubles orbites, la langue tapissée.

Et puis la replacer
sur la base des épaules :
bien tapée, bien sûr,
la peau, la bouche lavées,
les billes des yeux
rincées et prêtes
pour l'amour ; la prophétie ?

Un rêve de juillet

Le silence
Et l'air humide de la nuit
Fusant du jardin.

Telle une jeune fille
Insatisfaite de
Son fardeau mythique
Céres, déesse du maïs,
Maîtresse de l'été,
Marche d'un pied sûr dans
L'odeur douce
Des ballots d'herbe.
Son corps luxuriant est
Composé de miel
Et d'or, la pointe
De chaque mamelon
Une fraise sauvage —
Comblée en
Dépit d'elle-même
Elle échange pour
La lune le pâle
Disque d'or de son visage.

Eau blanche

Pour Line McKie

La peau légère, goudronnée
du currach vogue
et reçoit le courant,
roule et répond à
l'âpre houle de la mer.

Dans les côtes de bois
une ondulante frénésie ; le lustre
vert-argent, rayé
noir et battant du maquereau :
le cerceau irisé
d'une truite haletante.

Comme un poisson brille plus
furieusement avant de mourir,
ainsi les écailles de la sorcière
luisent d'une excessive
et putrescente splendeur :

lumineuse, pâle —
eau blanche —
cette lueur dans les chenaux
avant qu'un orage éclate.





Haut si bas

J'ouvre des yeux sous-marins
et le grand monde perdu
des courants primordiaux
un vivant taillis de corail
un furtif essaim de poissons

*(ou la lune au tablier
de nues teintes bleu glace
la rouille brillante de Mars, Saturne,
aux cristallines séries de sphères)*

Que c'est calme ici-bas
Où le fretin errant explore
les portes jumelles de mes paupières
lèvres silencieuses contre ma bouche

*(Que c'est tranquille là-haut
où je danse calmement pour moi,
échasses sur une plaine, troublant
à peine la poussière sur les rayons de la lune)*

J'avais oublié que nous vivons entre
des halètements, des esquisses de miracle;
que nous voguions jadis par l'air comme les oiseaux,
marchions dans les eaux comme les poissons.

Sources

Mourant, le saumon
soulève sa tête
dans l'eau du bief.
De grandes plaies cerclent
ses branchies, ses yeux,
une rouille brûlante
lentement corrode
la peau rouge-or.

Le grand roi de la rivière,
verse vers la Nore
sur les barrages moussant
sa lumière, sa musique,
sans fin dissolvant
les murs dans la moire de
courants qui dérivent
parmi les prairies lentes.

Mais tu abdiques,
tu cèdes,
nulle lutte hormis
le gond de tes mâchoires
(le croc ou *kype*)
haletant, claquant
un dernier souffle
de ce royaume souillé.

Prince de l'océan, de
quelles communes sources
nous te rendons hommage
nous l'avons oublié
mais je pleure ton passage

et voudrais effacer
de cette terre encombrée
notre infecte disgrâce :

Purger le poison
des ruisseaux,
purifier l'énorme
ventre de l'océan, rompre
ces invisibles miles
de mailles, que ta
tribu coure encore
par les eaux claires.

Déités

De nos besoins
nous les créons :
le Christ maigre
que nous pressons,
empalons sur la
croix de bois

expertement. Vois-nous
planter les clous,
émerveillés par sa
face striée
de sang, approbatrice,

Et le doux
sourire de Gautama,
absolvant le mal,

les désirs, frêles
terreurs de la chair.

Comme saint François
il abandonne
ses possessions
et part jusqu'à
ce qu'un calme luise

sur nos vies brisées,
nos volontés em-
mêlées, l'amer
champ de bataille de la société et
du soi.

Mais les vieux dieux
surgissaient de terre,
de l'air, du feu, de l'eau :
Hermès rayonnant glis-
sant sur les traits de lumière ;

noires extensions
du sous-ter-
rain empire des
racines et des roches :
Ô sombre Dis !

Ou d'un promontoire
la puissance de la mer —
un trident fendant
les vagues furieuses —
nous te louons, Poséidon !

Quand le grain cares-
sé par le vent luxuriant
du plein été
murmure de chaleur :
Ô douce Cères!

Dieu ou déesse,
ils distribuèrent
leurs faveurs dans
le feu des batailles
qu'ils attisaient —

leste Cuchulain,
Achille ténébreux
dans une confusion mentale
de lueur et d'obscur :
Balor ou Polyphème,

jusqu'à ce qu'Ulysse ou
Lugh entrouvre
la paupière funeste
s'évade avec
le pieu brûlant.

Abandons, sagesses ;
laissé à lui-même,
dépourvu de principe,
l'homme fait encore face
aux vieilles puissances :

la violence fumant
de quelque cratère
connaît sa nuit,
mesure sa lumière,
gouverne son art.



